

17 - PARADIS TERRESTRE SANS FRONTIÈRES

Le progrès des machines est plus évident que celui des hommes

Mondialisme et communisme sont des concepts de même ambition planétaire. Globalisation aussi. Ils succèdent aux grandes conquêtes religieuses et coloniales. Tous ces concepts impliquent le même expansionnisme, selon des stratégies différentes.

L'universalisme marchand

Coca-Cola, Erfrischung ohne Grenzen - (un rafraîchissement qui ne connaît pas de frontières), pouvait-on lire à l'été 99 sur des panneaux publicitaires de Weimar, la ville de Goethe et du camp de concentration nazi de *Buchenwald* dans l'ancienne Allemagne communiste de l'Est. *Sur la planète Reebok, il n'y a pas de frontières*, nous vante une grande marque de chaussures.

Avec une montre japonaise, des chaussettes fabriquées au Guatemala ou en Malaisie, une casquette cousue en Corée, une montre *made in China*, une chemise de cotonnade indienne, des chaussures d'Italie, et chacun sa petite *Afrique intérieure*, les nouveaux citoyens du monde peuvent enfin vivre heureux pour pas cher... Le commerce a toujours été internationaliste.

L'universalisme religieux

Mondialisme et catholicisme, c'était déjà le même concept, celui de l'universalisme, armé de croyances et de vertus justificatrices de leur expansionnisme. Le christianisme, puis l'Église catholique sont fondés sur l'unicité universelle de Dieu, le même Dieu qui a créé tous les êtres humains, à partir d'une seule souche, et qu'il faut donc tous convertir au christianisme, y compris les *sauvages* des pays lointains. L'Église catholique a donc toujours été mondialiste dans son message, comme dans son organisation.

L'universalisme philosophique

L'idée de mondialisation qui est si présente de nos jours dans le discours médiatique et marchand, n'est pas vraiment nouvelle. Elle trouve sa source dans le rationalisme et la philosophie universaliste au XVIIIe siècle. Socrate déjà, fondateur de la philosophie grecque, malgré la discrimination politique officielle entre les citoyens, les métèques et les esclaves, croyait que tout homme, esclave, étranger ou riche patricien athénien, avait accès également à la même vérité universelle en appliquant la maïeutique.

Les penseurs occidentaux du XVIIe se partageaient entre un Montaigne relativiste, rappelant que la vérité peut varier d'un côté et de l'autre des

Pyrennées, et un Descartes, convaincu que le *bon sens* est également partagé par tous.

Kant

Le rationalisme kantien affirme l'universalisme de la Raison pure, de la morale et des formes a priori de la sensibilité. Conséquemment Kant n'esquive pas le problème *Des différentes races humaines* (1775) et établit la *Définition du concept de race humaine* (1785). La philosophie des *Lumières* et l'*Idée d'une histoire universelle* conduit Kant, à la suite de la Révolution française à "prophétiser" (selon ses propres termes) l'établissement d'une République universelle: "*Le problème essentiel pour l'espèce humaine, celui que la nature contraint l'homme à résoudre, c'est la réalisation d'une Société civile administrant le droit de façon universelle*". Kant, consacrait sa "9e proposition" à *Une tentative philosophique pour traiter de l'histoire universelle en fonction du plan de la nature, qui vise à une unification politique totale dans l'espèce humaine*.

Fichte

Fichte à son tour donnera à ces idées, une formulation puissante, deux siècles avant que les mass média ne les propagent quotidiennement: "*Dès le début de l'histoire et jusqu'à nos jours, les quelques points lumineux de la culture se sont toujours élargis concentriquement et ont saisi les individus les uns après les autres, les nations une à une, et cette propagation de la culture se continue sous nos yeux. Et ce fut le premier but de l'humanité dans son évolution indéfinie. Jusqu'à ce que ce but soit atteint, jusqu'à ce que la culture de chaque époque se soit répandue sur tout le globe habité et que notre espèce soit à même d'entretenir entre tous ses membres des communications illimitées, il arrivera forcément qu'une nation ou un continent soit obligé d'attendre l'autre sur la route commune et de sacrifier à l'union universelle, qui est leur seule raison d'être, ses propres siècles d'arrêt apparent ou de régression. Une fois ce dernier but atteint, quand toutes les découvertes utiles faites à une extrémité de la terre seront immédiatement portées à la connaissance de tous et communiquées à tous, l'humanité s'élèvera sans interruption, ni arrêt, ni régression, avec une force commune et d'un même élan, à une civilisation pour laquelle nous manquons de notions adéquates", qui sera "produite par tous comme une grande et libre communauté morale" (*La destination de l'homme*, 1799).*

Les guerres

Ces idées ont fait leur chemin avec l'expansionnisme de la révolution française, le colonialisme conquérant du XIXe siècle, et le mouvement intellectuel et

politique général. Les effroyables guerres mondiales et guerres coloniales, la guerre froide entre les deux blocs capitaliste et communiste, la guerre du Vietnam, les ethnocides répétés en Afrique et en Europe jusqu'à la fin du siècle, l'abolition officielle de l'*apartheid* en Afrique du Sud, la chute du mur de Berlin, etc. ont certainement du même élan ébranlé puis conforté l'idée de mondialisation. Des institutions internationales telles que les Nations-Unies, l'UNESCO, le Fonds monétaire international, l'Organisation mondiale du commerce ou de la santé, et tant d'autres, ainsi que la construction de l'Union européenne et l'institution de l'euro, la mise en place des grandes zones de libre-échange ont concrétisé l'idée.

Les technologies et l'économie

Les transports aériens, les mass média et les télécommunications électroniques, les flux d'immigrants des pays du sud vers ceux du nord et le métissage des populations, la spéculation boursière et financière, les problématiques humanitaires, épidémiologiques, climatiques, environnementales ou humanitaires, le développement des multinationales, l'internationalisation des marchés et des échanges économiques et financiers, la généralisation de l'anglais comme langue de communication générale, ont renforcé de façon décisive cette tendance à la mondialisation.

En fait le concept philosophique d'*universalisme* hérité du *Siècle des Lumières* s'est traduit dans l'idée politique d'*internationalisme*, avant de céder au concept actuel de *mondialisation*, de résonance beaucoup plus économique.

L'internationalisme

L'idéologie de l'internationalisme a été promue par les intellectuels et les courants politiques de gauche. On pense à *l'Internationale socialiste*, au pacifisme international d'un Aristide Briand, par opposition à la montée des nationalismes de droite. Et le débat fut virulent en France, à la veille de la guerre de 1914. L'internationalisme a donc été un idéal politique de gauche, le rêve d'une humanité plus fraternelle, éventuellement égalitaire.

Le paradoxe du *village global* et le retour en force des identités locales

Puis l'idée a évolué avec la révolution technologiques des communications et l'explosion des mass-média. Le *village global* de McLuhan, aussi contradictoire qu'en puisse paraître le concept, s'accomplit sous nos yeux. En effet, plus la mondialisation se fait sentir, plus la recherche des identités locales et des racines culturelles, la sauvegarde des langues marginalisées et l'éloge de la différence sont réactualisées et promues comme des valeurs compensatrices et nécessaires

dans un nouvel équilibre global/local (synthétisé en 1994 par Frank Feather sous le terme *glocal*).

Ce que n'avaient pas pu penser les idéologues universalistes, qui appelaient de leurs vœux une société mondiale *homogène*, uniformisée, de plus en plus indifférenciée, ou, aurait dit Marcuse pour la dénoncer, *unidimensionnelle*, c'est précisément cette loi dialectique de l'équilibre, qui semble vouloir que plus notre espace de vie devient mondial (et donc efface les distinctions), plus nous aspirons à titre individuel, ou à titre de communauté locale ou culturelle, à réactiver des identités locales distinctes, à cultiver des différences culturelles, à retrouver la mémoire de nos racines, et à exiger une autonomie de gestion politique. Ainsi avons-nous vu la France extrêmement centralisée selon la tradition jacobine, amorcer un mouvement de régionalisation ou décentralisation sous le régime même de de Gaulle, qui se traduit même à la fin du XXe siècle par une réhabilitation des langues locales, bretonne, basque, etc. Et la construction de l'Union européenne permet et même favorise les autonomies locales de la Catalogne, de la Wallonie, de la Slovaquie ou de l'Écosse, etc.

Le cas de la revendication indépendantiste du Québec dans la fédération canadienne reflète la même tendance mondiale et répond à la même exigence de recentrage local dans un grand ensemble qui devient trop anonyme et qui sacrifie trop les intérêts locaux et distinctifs à la vision globale de sa construction politique, rompant un équilibre de pouvoirs fragile, mais nécessaire. L'indifférence apparente des Européens à la construction de leur Union, telle que le traduit l'absentéisme généralisé aux élections du Parlement européen en 1999, ne traduit pas tant une opposition à l'idée de construction européenne, que plus rien ne menace, que la volonté de passer un message en contre-point. Les électeurs ont ainsi exprimé clairement leur désir que leurs préoccupations locales, régionales ou nationales ne soient pas sacrifiées à la réalisation d'un concept européen certes vertueux, mais un peu théorique et plus soucieux de lui-même que de leur vie quotidienne.

L'équilibre fragile entre l'identité individuelle et la citoyenneté du monde. La dialectique du carré parental

Il semble que la pierre angulaire, où l'enjeu du phénomène de la mondialisation, se situe dans la problématique de l'identité. Puis-je me reconnaître, m'assumer pleinement comme *citoyen du monde*? Une réponse affirmative semble exiger que simultanément je puisse valoriser aussi une autre valeur essentielle de ma conscience: l'identité proche.

Si nous reprenons l'analyse du *carré parental*, mettant en scène les parents et *l'Autre*, nous pourrions faire l'hypothèse que des deux pôles de cette double identité, le premier, soit la conscience mondialiste, relève d'un sentiment

d'appartenance à un projet large, à une vision du futur, à une exigence un peu extérieure, lointaine, et théorique. Elle évoque la contrainte morale, la logique et la nécessité du discours social -, c'est-à-dire de *l'Autre*. Quant à l'appartenance de proximité à une culture locale distinctive, valorisant l'enracinement individuel, elle active de façon évidente la conscience familiale, source de vie, de sécurité, d'émotions intimes, souche de l'identité qu'on ne saurait sacrifier sur l'autel de *l'Autre*. C'est cet équilibre même et vital du *carré parental* qui semble en jeu, et qui crée ce double mouvement de la conscience locale et mondiale.

Le mythe de la mondialisation est fondé sur la légitimité et l'autorité de *l'Autre*. Il exprime moins d'émotions, ne relève pas de la conscience intime, familiale, mais plutôt de la volonté et de l'autorité morale du discours social. Il renvoie donc directement à *l'Autre*. Il en est l'hypertrophie vertueuse.

L'U.N.E.S.C.O.

Les grands projets menés par les organismes humanitaires, ou par des institutions telles que l'U.N.E.S.C.O. en faveur de ce qu'on appelle la coopération internationale, relèvent bien de cet universalisme moral et intellectuel, hérité des valeurs affirmées par la Révolution française. Liberté, égalité, fraternité pour tous les hommes, c'est ce que René Maheu appelait *La civilisation de l'universel* (1966).

A la tête de l'U.N.E.S.C.O., il réaffirmait le mandat d'éducation, de promotion des diversités culturelles, patrimoine de l'humanité, d'aide aux pays pauvres, de développement des sciences sociales. C'est à coup sûr, par la valorisation humaniste de chaque homme, chaque culture, avec un effort particulier en faveur des plus faibles, exactement le contraire de l'idéologie d'affaires qu'incarne le mondialisme actuel.

La perversion du discours universaliste

De fait, l'essor et sans doute le succès de la mondialisation implique actuellement, l'inégalité, l'enrichissement des plus riches et l'appauvrissement des plus pauvres, donc la fragmentation, comme le corollaire nécessaire de sa volonté de puissance.

Il y a une grande perversion dans la dérive actuelle du concept d'universalisme en volonté de mondialisation, qui joue sur cette ambiguïté et associe un projet commercial et financier international aux valeurs d'humanisme universel. Le concept de mondialisation, ou sa version anglophone de globalisation, qui semble avoir été lancé lors de la Conférence de Davos de 1993, est avant tout d'ordre économique. Il est lié à la liberté mondiale de commerce revendiquée par les ultra-libéralistes. Ce mondialisme résonne comme un triomphe planétaire du capitalisme, tout à l'opposé de l'Internationale socialiste, devenue marginale.

Les maladies transmises par la Bourse

C'est le rêve des spéculateurs en bourse, des banques et des multinationales; la libre spéculation internationale sur les devises, le déplacement dans les pays pauvres - où la main d'œuvre est bon marché - des manufactures de produits textiles ou électroniques, la dynamique des vases communicants, qui fait circuler les crises financières, comme des maladies transmises par la Bourse, ont édifié la *mondialisation des marchés*, plus que des hommes et des valeurs. De fait, on constate dans les médias une diminution de l'importance accordée aux nouvelles internationales, par rapport aux nouvelles locales, qui rejoignent mieux la sensibilité et l'intérêt des lecteurs et font bien mieux vendre les journaux.

Cette vision de la mondialisation est donc très partielle. L'intégration planétaire par les multinationales est une pseudo-intégration économique, qui implique de fait la désintégration sociale. Car elle est bâtie au prix de politiques financières rigoristes, anti-inflationnistes notamment orchestrées par le Fonds monétaire international, et au prix d'un ultra libéralisme dans le commerce international, qui n'est autre que la loi du plus fort, du plus riche. Les pays pauvres contraints en raison de leurs dettes à s'enligner sur les logiques des pays riches et dominateurs comptent de plus en plus de pauvres, démunis, exploités.

Le colonialisme économiste

Ces disparités, qui évoquent une nouvelle phase du colonialisme, qu'on appellera le *colonialisme économiste*, repose sur une idéologie des pays puissants bien connue: les pays riches auraient atteint un degré supérieur de la religion, du rationalisme, du progrès, du développement, qu'il est *de leur devoir* d'imposer par la force morale - autrefois des armées - de l'universalisme et au nom de valeurs civilisatrices, aujourd'hui des idées ultra libéralistes. Cette démocratie prétendument universaliste se constitue en institutions financières internationales, telles que la Banque mondiale de développement, le Fonds monétaire international, ou l'Organisation mondiale du commerce - qui imposent leurs lois aux pays pauvres du sud, au nom de leur bien et de leur progrès, comme des prédateurs qui s'emparent des plus faibles.

L'Organisation Mondiale du Commerce

L'enfer est pavé de bonnes intentions et les propos d'un nouveau directeur général de l'O.M.C., fut-il ancien premier ministre de la Nouvelle-Zélande, et lui-même d'origine modeste, nous laisseront rêveur : *Les pays pauvres doivent s'asseoir à la table de notre famille globale et prendre pleinement part au partage des bénéfices; les 'smaller guys' qui se sont sentis exclus vont avoir une chance de bénéficier du système* (1999). Il faudra à M. Mike Moore une force

herculéenne pour échapper à la logique implacable du système ultralibéraliste... Et l'évocation d'une *grande famille* n'est que de la poudre aux yeux! L'O.M.C. n'a pas le même mandat, ni les mêmes mandataires, que les organismes humanitaires et ce ne sera jamais la charité des riches qui éradiquera la misère. Les pancartes des manifestants qui saluaient à leur manière son arrivée, énonçaient une maxime bien connue dans la sagesse des nations : *Qui sème la misère récolte la colère.*

L'échec cinglant de la réunion des membres de l'O.M.C. à Seattle en 1999 a confirmé ce dicton.

Des inégalités croissantes et scandaleuses

Le concept de mondialisation recèle exactement la même ambiguïté que les concepts d'universalisme et de colonialisme, dont il est l'expression actualisée à la fin du XXe siècle: au nom d'un prétendu idéalisme ou moralisme, ou rationalisme simpliste, au nom du *développement*, on exploite les pays pauvres au profit des pays riches et des minorités riches des pays pauvres.

Ceux qui parlent de mondialisation oublient qu'en l'an 2000, la fortune des 3 hommes les plus riches du monde dépasse le P.N.B. des 35 pays les plus pauvres, représentant une population de 600 millions d'habitants! La planète compte environ au début du XXe siècle 1 milliard de chômeurs ou sans emploi régulier, dont quelques 50 millions en Europe, et quelques 30 millions d'êtres humains qui meurent de faim chaque année, selon les estimations. Le rapport du P.N.U.D. - *Programme des Nations Unies pour le Développement* (1999) - rappelle la situation de l'Afrique, où *20 des 53 pays du continent sont engagés dans des conflits internes ou externes.* Il souligne que la chute des cours des matières premières et la volatilité des marchés financiers font le bonheur des pays riches, et le malheur des pauvres. Il établit que 20% de la population mondiale disposait en 1997 de 86% du Produit Intérieur Brut mondial, et de 74% des lignes de téléphone! L'endettement des pays pauvres en faveur des pays riches est extrême. Ainsi la Tanzanie, qui démontre un I.D.H. - *Indicateur de développement humain* - faible, mais encore supérieur à beaucoup d'autres pays plus défavorisés, consacre 9 fois plus d'argent au remboursement de sa dette qu'à la santé et 4 fois plus qu'à l'enseignement scolaire. *Seuls ceux qui en ont les moyens peuvent se sentir des citoyens du monde. L'abolition de l'espace et du temps peut certes créer un village mondial, mais tous les individus ne peuvent pas en faire partie. L'élite mondiale rencontre aujourd'hui peu de frontières, mais pour des milliards d'êtres humains, les frontières sont toujours infranchissables* (P.N.U.D. 1999). Défendre une *mondialisation à visage humain*, c'est dénoncer l'idéologie néo-colonialiste dominante qui préside à cette nouvelle organisation des inégalités humaines et à l'exploitation des pays pauvres par les pays riches. Même au Canada, pays classé premier des 174 pays

étudiés, selon le même *Indicateur de développement humain*, 12% de la population vit en deçà du seuil de pauvreté.

Les trous noirs de la mondialisation

La guérilla zapatiste du *sous-commandant* Marcos au Mexique a pris figure de symbole, au nom de la misère des laissés pour compte: par le titre même qu'il s'est donné, il se veut le porte-parole des sous-continentes. Et l'injustice de la misère, le scandale de l'exploitation subie, suscitent évidemment aussi des résistances identitaires. Le monde mondialisé et informatisé est plein de *trous noirs*, absorbés dans leur pauvreté, qui n'émettent même plus de signaux vers nous. Ce monde mondialisé de la communication, de la transparence, du commerce électronique et des compagnies aériennes, ce monde devenu si petit pour les riches, est plein de continents et de banlieues oubliés et abandonnés à eux-mêmes.

Ce monde mondialisé est devenu plus inégal que jamais, partagé entre les prédateurs et les victimes, entre les mafias et ceux qui tentent de vendre leurs organes pour survivre.

La *mondialisation* est un mirage d'hommes d'affaires à la conquête de marchés. Ce n'est pas un concept culturel, encore moins de civilisation. Mais comme toujours, le recours au mythe légitimise moralement les mots d'ordre et l'action des dominateurs.

La lutte contre la culture/marchandise

En outre, et toujours au nom de la rationalité intégratrice du modèle ultra libéraliste, les pays dominateurs veulent inclure les industries culturelles dans l'économie marchande et donc s'attaquent aux différences culturelles. La super-puissance américaine, pour ne pas la nommer, traite du commerce de la viande et de l'édition sur le même plan. Les États-Unis prétendent exporter leur culture dans la voie ouverte par les marchandises, ce qui constitue aussi la meilleure manière de consolider leur commerce international. Il en a toujours été ainsi: le commerce, c'est aussi celui des hommes, et l'un des supports à la circulation des objets culturels. Mais la culture doit demeurer un lieu de liberté. Elle doit toujours tenter d'échapper aux contraintes marchandes, dont elle subit déjà trop les outrages, dans tous les domaines de l'édition, de l'art, du cinéma, etc. pour qu'on ait le goût d'y ajouter les contraintes légales d'un impérialisme étranger. L'exception culturelle est un concept de résistance, forgé par ceux qui veulent défendre leur identité et leur culture. Il faut soutenir leur résistance, contre l'homogénéisation qu'implique le pouvoir marchand de la culture. La culture américaine est certes remarquable, autant que l'allemande, l'italienne ou la mexicaine: il ne s'agit pas ici de la critiquer. Ce qui est en jeu, c'est l'importance,

la richesse de la diversité des cultures humaines, qu'il faut à tout prix préserver contre toutes les tentatives d'hégémonie culturelle qui s'inscrivent inévitablement dans la logique de domination des puissants. À cet égard encore, le mythe de la mondialisation est extrêmement pervers. Heureusement, celui qui voyage sait que, malgré la généralisation de normes et de standards de tous ordres, nous vivons encore, et pour longtemps, espérons-le, dans un monde multipolaire. Nous vivons dans un monde d'une grande diversité culturelle, religieuse, économique et sociale. Il faut n'avoir pas quitté les avions et les chaînes d'hôtels internationaux, et ne boire que du coca-cola pour affirmer le contraire. Quiconque se risque dans l'univers islamique en venant du Mexique, ou africain en venant du Japon, ou indien en arrivant de Paris ou de Heidelberg en conviendra. Le Wall Street Journal, Die Welt ou La Prensa ne donnent du monde que des informations très partielles.

L'Internet et la mondialisation

Pierre Lévy, lorsqu'il proclame l'avènement de la civilisation unifiée - *l'unité concrète de l'humanité est en train de se réaliser* - grâce à l'Internet et au commerce, reprend le discours de Kant et de Fichte en termes actualisés: *Un des thèmes majeurs de ce livre est l'unité de l'espèce humaine*. Dans un excès de passion philosophique, il croit y déceler *une véritable mutation anthropologique*, basée sur *l'intelligence collective* et aboutissant à *la convergence de l'Homo economicus et l'Homo académique dans le cyberspace* (*L'économie virtuelle*, 2000). Même si l'Internet, après l'invention de l'aviation rend le monde plus petit, "rapprochant les gens, les langues, les idées et les valeurs" selon Bill Gates, grand admirateur des frères Wright, il semble de fait que la mondialisation est plutôt le mythe des riches qui en tirent profit, et la disparité du monde le destin des pauvres, qui en subissent l'exploitation.

Le contrôle électronique des citoyens

La mythanalyse nous suggère que l'idée de mondialisation, qui est largement un effet du développement de la technologie mécanique, puis numérique, s'identifie à *l'Autre* sous le signe du contrôle social. Le mythe nourrit les craintes d'un système universel et extrêmement puissant, grâce au croisement des bases de données et à un réseau de satellites permettant un contrôle numérique omniprésent de tous les faits et gestes de chaque individu. Du numéro d'identification individuelle lié à l'assurance sociale, au numéro de téléphone personnel à vie, que nous annonce la téléphonie numérique, aux *cookies*, ces petits espions que les émetteurs Internet dissimulent à votre insu dans votre ordinateur, en passant par le numéro d'identification personnel de chaque ordinateur, tel que l'a proposé la société *Intel* pour le nouveau *Pentium III* (1999), pourrait s'esquisser un vaste réseau de contrôle social des activités, des

déplacements, du dossier médical, financier, privé et des courriers électroniques de chaque individu, qui pourrait préfigurer un accomplissement du pire scénario de la mondialisation. Déjà les banques nord-américaines ont construit une base de données interbancaires de données informatisées, où s'accumulent tout l'historique des faits et gestes de chacun de leurs clients depuis 7 ans (et ce sera un jour de toute la vie de chacun, si on n'y met pas un arrêt législatif). Ils savent si vous avez été en défaut pour le solde de n'importe laquelle de vos cartes de crédit il y a 2 ou 6 ans, si vous avez tardé à payer votre hypothèque un jour il y a 4 ou 5 ans, quelle qu'en soit la raison. Et ils ont ce droit, dès lors que vous ne pouvez refuser de signer une autorisation de vérification financière sur vous-même, sous peine de ne pas obtenir votre hypothèque, ou de ne pas pouvoir ouvrir tout simplement un compte en banque. Ces bases de données sont évidemment sujettes à être croisées avec celles des compagnies d'assurance, des services de santé, des administrations fiscales et des compagnies de marketing. Tous les abus d'usage, publics ou clandestins, sont évidemment possibles et ne manqueront pas de se produire de plus en plus à l'avenir, s'il n'y est pas mis fin par des législations vigoureuses et assorties de sanctions. Nous sommes confrontés à une menace grave de viol de la vie privée, qui se présente aujourd'hui à nous comme une tendance inéluctable. La science-fiction, qui cultive prémonitoirement peut-être le mythe de la mondialisation, évoque déjà la puce qui sera incrustée à la naissance dans l'épaule de chacun de nous, et nous servira de carte d'identité, de porte-feuille électronique, de clé de voiture ou de maison, donnera accès à notre dossier médical, et permettra de nous repérer par satellite, si nous nous perdions, ou voulions nous dissimuler (en vain) dans la vastitude du nouveau monde. Car le cyberspace est transparent. Tant pis pour ceux qui auraient le goût de quelque obscurité.

Le renforcement du contrôle social, que favorise à coup sûr la mondialisation, implique-t-il des institutions de pouvoir central, un Etat centralisateur dictatorial et un renoncement des citoyens à une partie de leurs pouvoirs locaux? Depuis Aldous Huxley et tant d'autres auteurs de science-fiction, l'idée a été constamment reprise. Ce serait dans la logique du système, même si le réseau Internet tend au contraire, dans sa phase actuelle de développement, à constituer une structure en rhizome incontrôlable par un pouvoir central. La technologie, permettra à coup sûr, si l'on y prend garde, à instaurer dans le réseau Internet, un pouvoir central de contrôle électronique. Sans doute est-ce même déjà là en ce début de XXI^e siècle.

Entre la dramatisation et l'enthousiasme excessifs, le pire et le meilleur ne sont pas toujours certains

Comme dans tous les cas de pensée magique - et le concept de mondialisation en est un excellent exemple -, les craintes et les espoirs sont dramatisés et exagérés par l'imagination émotive.

Nous vivons encore à l'aube du 3e millénaire dans un monde où la fragmentation, la multipolarisation, les distorsions, les conflits, et heureusement les différences l'emportent de très loin sur le rêve de mondialisation et l'uniformisation, l'unification qu'impliquerait l'accomplissement du mythe.

Les modèles monothéiste et polythéiste

Toute tendance à un pouvoir unique, à un centre unique dans l'espace imaginaire, qu'il renvoie à l'astrophysique (le *big bang*), à la religion (un seul Dieu,)à la politique (le Roi-Soleil ou les Etats-Unis), à l'économie (le Dow-Jones ou le dollar), à la communication (l'anglais), marque un système de pensée au sceau du *monothéisme*, c'est-à-dire le pouvoir dominant du plus puissant, à l'opposé du *polythéisme*, qui évoque un univers multi-polaire et pluriel, et qui valorise les différences plutôt que l'uniformité. L'opposition entre les systèmes *monothéistes* et *polythéistes* paraît être une constante structurelle de l'histoire de l'humanité, beaucoup plus importante et constante que le simple passage du paganisme au christianisme. Ces deux pôles sont aussi ceux de deux mondes opposés: l'un serait homogène, l'autre hétérogène. Le libéralisme économique serait centripète et intégrateur, selon le modèle même de l'idéologie *managériale*, tandis que l'idéologie *différentialiste* serait , si non centrifuge, du moins a-focale, excluant tout noeud central, favorisant les relations en réseaux multipolaires. Nous rencontrons là deux modèles majeurs pour l'organisation du monde. Bien qu'ils paraissent opposés et revendiquent des vertus contraires, il ne fait guère de doute qu'ils se combinent et se complètent très bien déjà sous nos yeux, à la recherche d'un équilibre dynamique constant.

Il est très significatif de noter qu'à l'aube du 3e millénaire, le monde se partage entre d'une part la montée en puissance de la mondialisation, macro-structure qui évoque le *monothéisme* économique, et d'autre part, à l'opposé, le développement en rhizome de l'Internet, qui constitue de fait un *self media* branché sur le monde, favorisant la multiplicité et la pluralité des communications individuelles, et qui renvoie au *polythéisme*. Nous retrouvons encore le même paradoxe que prophétisait McLuhan avec le *village global*. C'est le jeu constant du monothéisme et du polythéisme, c'est l'équilibre dialectique du carré *parental*, entre l'intime et le public, le familial et le social, qui sont à la fois différents, opposés et inséparables .

Un équilibre dynamique et fragile à défendre

Nous voulons croire que le mondialisme ne réussira jamais à détruire notre diversité culturelle, la diversité de notre patrimoine. Encore faut-il lutter en ce sens contre les croisés de la mondialisation forcée. Si non, nous tomberions sous le coup de la *Grande Fédération*, ce pouvoir central omniprésent, fantômatique et dictatorial imaginé par les auteurs de science-fiction. Imaginons que nous

n'ayons plus qu'une seule espèce d'arbre, ou de fleur, ou d'animal... ou qu'une seule culture : ce serait la désolation. La diversité culturelle est aussi importante que la biodiversité, ou la diversité du patrimoine génétique.

On pourrait énoncer un constat: plus la mondialisation tendra à s'étendre rapidement et par la contrainte, plus sera fort le réveil identitaire des minorités, des cultures locales et des nations. Est-ce une loi de l'équilibre sociologique? Disons plutôt que c'est une tendance à l'équilibre naturel, avec laquelle il faut travailler.

L'universalisme des droits de l'homme

Ce qui n'enlève rien à la vertu de la mondialisation sur un point essentiel : l'universalité des droits des hommes et de leur respect; ce qui justifie les institutions auxquelles la majorité des nations délèguera les pouvoirs de sanction nécessaires pour les faire respecter. À cet égard, le chemin s'annonce encore long, mais du moins est-il esquissé. Et l'identification du mondialisme à l'universalisme du respect des droits de l'homme, lui donne une force et une ambiguïté, où la nouvelle économie ultralibéraliste prétend fonder sa légitimité, alors même qu'elle constitue la dernière métamorphose du néo-colonialisme.